

Extrait de *l'Exploratrice* (roman)

LE QUARTIER du Bois-Brûlé porte un nom bien en accord avec les conditions de sa création, il y a un peu plus de trois ans : on défriche, puis on brûle tout un bois de jeunes hêtres et de vieux chênes pour y faire germer le béton et l'architecture cubiste, dans un nouveau sens du terme : tout y est cubes, parallélépipèdes rectangles, plus rarement tours cylindriques – sans oublier un marché couvert dont la toiture s'inspire de celle du CNIT. Pourtant, il ne s'agit pas de rebâtir la Défense car le Bois-Brûlé ne prétend égaler aucun ensemble architectural célèbre ; il entend seulement se cantonner dans le social, c'est-à-dire dans l'uniforme, moderne conception du bien-être au foyer, sinon de la pacification prolétarienne.

Cinquante hectares de surface constructible et rendue habitable sinon vivable en deux ans. Dix-huit mille logements répartis en trente-deux tours d'inégale importance, variant entre le cylindre, le cube et le pavé. Quatorze commerces en surplus du marché couvert. Une école primaire. Un cinéma genre vendredi-samedi-dimanche-jours-fériés. Et n'oublions pas la mosquée, sans vouloir affirmer que c'est de là que partent les troubles.

Tel est le schéma simplifié du Bois-Brûlé.

Pour en avoir une vision disons plus intimiste, le mieux est de suivre quelqu'un. De préférence pas un habitant : la topographie ne les intéresse guère, c'est leur lot commun d'existence qui compte, divisé en plusieurs milliers de petits cliacun-pour-soi, à de rares exceptions près. Non, il faut s'intéresser à Xavier. Après tout, s'il arrive après le crime sans être carabinier, il est justement là pour un premier et élémentaire repérage, aujourd'hui.

Xavier Arsenot. Les premières présentations sont faites. Après tout, que nous importe le reste ? Nous le découvrons au fur et à mesure que le personnage s'imprègne de l'ambiance du Bois-Brûlé. En effet, c'est vraiment le genre de quartier où l'on a absolument besoin d'une identité pour se démarquer du paysage rigide, définitif, bien arrêté, entier comme un ensemble d'idées reçues. C'est justement parmi elles que le capitaine Arsenot, titre qu'on lui donne au commissariat de police du 18^{ème}, va devoir s'insinuer comme un serpent. Et peut-être, imitant complètement cet animal souple et élastique, changer de peau.

Mais pour le moment, il n'en est pas question. Certes, il n'arrive pas dans une voiture de service : convoqué de bonne heure, il a pris son pou de la route, autrement dit une petite 104 Z démodée, pour faire étape au Bois-Brûlé qui est sur le chemin de la « boutique ». Une telle discrétion s'avère d'emblée totalement surfaite : le phare officiel bleu palpite insolemment sur le toit de la fourgonnette de la même teinte et, du fait que le capitaine Arsenot est connu comme Columbo – plaisanterie de permanence –, une hirondelle volette déjà vers lui alors qu'il est seulement en train de boucler ses portières. Salut réglementaire :

– Mes respects, capitaine. Plus de problème : on vient d'agrafer deux meneurs. Avec votre permission, on les embarque tout de suite.

C'est tout juste s'il n'ajoute pas : « *Vous n'avez plus rien à faire. Bon vent.* » Ce n'est pas que le respect se perde ; c'est la répartition des tâches qui a tendance à s'écraser devant la hiérarchie. Plus important vous êtes, moins vous paraissez utile.

– Il y a des victimes ?

– Oui. Quatre. Derrière le Saphir. Ils en sont à égalité : deux Français et deux ratons. Les voisins ont appelé les pompiers, parce qu'il y a eu un début d'incendie, suite à...

Xavier n'écoute plus. Au passage, le terme appliqué aux locataires émigrés l'a... « Choqué » serait un bien grand mot. Disons « heurté ». Comme il est de nature à heurter la plupart des habitants du Bois-Brûlé. C'est justement parce que ce genre de terme est très

employé ici, avec tout ce que cela sous-entend, que la « boutique » est maintenue sur le qui-vive, prête à intervenir au moins quatre ou cinq soirs par semaine.

Mais morigéner le fonctionnaire bleu ne peut servir qu'à provoquer un nouvel incident. Il faut compter avec les badauds : il y en a plus d'une centaine, peut-être vingt fois moins que par nuit chaude au Bois-Brûlé, pourtant.

Xavier renvoie le policier en uniforme. Il est pressé de se mettre en quête. Calme, précis, méthodique comme toujours – « *jamais sorti de l'école* », disent les collègues –, il va faire son tour d'horizon. Façon de parler, bien sûr, car les horizons, ici, ressemblent tous à des façades, quelle que soit la direction des regards.

D'abord, les environs immédiats du Saphir, théâtre de l'échauffourée. Encore une imbécillité du maître d'œuvre, qui a voulu sans doute donner un air chic à sa création en la parant de noms précieux : Diamant, Rubis, Topaze... Tiens ! comme dans *le Bal de Laze* de Polnareff. Xavier fredonne :

*Je ne suis qu'un vulgaire assassin,
Un vagabond indigne
De ce château...*

C'est peut-être... c'est *sûrement* ce que pensent les témoins tandis que le panier à salade vire de bord avant de s'éloigner vers le commissariat. Xavier n'a pas demandé qui étaient les deux « meneurs », qu'il a bien le temps de retrouver là-bas, à point pour les tirer des pattes de Gagnon. En attendant, mieux vaut s'intéresser aux victimes.

Il faut bien tout ce temps de réflexions diverses à Xavier pour faire le tour du Saphir, immense parallélépipède – plus grand encore que ce seul nom – qui est le plus concerné par les bagarres, pour ne pas dire « ratonnades » qui s'y déroulent si souvent depuis un mois. Derrière, il y a encore une foule, qui s'ouvre avec réticence devant la carte barrée de tricolore que le capitaine Arsenot brandit tel un brise-lames. Les pompiers sont toujours là, grande échelle et ambulance, la première prisonnière de la foule, la seconde retardée par une intervention délicate.

À l'intérieur du véhicule de secours, deux civières sont occupées. Sur l'une, un Arabe, jeune, presque un adolescent, demeure inconscient ; sur l'autre, un pompier, le torse dénudé, donne son sang. Deux aiguilles et un tuyau souple et transparent les relie, en une brève fraternité salvatrice. Un homme en blouse blanche va de l'un à l'autre, surveillant le bon déroulement de l'opération.

– On est arrivé à temps, renseigne le chef de brigade. C'était un lynchage en règle ! Voyez celui-ci : un bras presque sectionné avec une espèce de machette ! On se demande où ces enfoirés vont ramasser des engins comme ça ! Résultat, comme vous voyez : une transfusion indispensable. Heureusement qu'on avait un donneur sous la main : d'après le docteur Versini (le praticien prend une seconde pour saluer Xavier d'un bref signe de tête), le B rhésus négatif, c'est ce qu'il y a de plus coton, à trouver...

– Et les autres ?

– Pas de quoi s'affoler : des bosses, des hématomes... Ah ! si, tout de même, un intoxiqué : le petit frère du blessé grave. Une autre ambulance les a déjà tous emmenés.

– Intoxiqué, dites-vous ?

– Ouais ! Pensez donc : ces jeunes connards avaient réussi à mettre le feu à la baraque là-bas, pendant que les deux Arabes – les deux frères – étaient dedans. Ils y élevaient des poulets, des lapins, même un mouton, vous vous rendez compte du scandale : les riverains se plaignaient des odeurs, de la saleté. L'Association des copropriétaires et celle des locataires envoient pétition sur pétition à la mairie, pour faire respecter l'interdiction... Enfin, vous devez être au courant ?

– Évidemment.

– Alors, comme ça, un soir, on décide de faire justice soi-même. C'est devenu la politique absurde et imbécile du quartier : on en a tellement marre de ces crépus colorés qui viennent en France pour piquer le boulot sous le nez des chômeurs français que tous les prétextes sont bons pour organiser une expédition punitive ! Et voilà comment ça tourne ! N'empêche : c'est bien la première fois que ça finit aussi gravement. Je...

Le praticien l'interrompt en descendant de l'ambulance :

– Voilà, déclare-t-il, le jeune Arabe est hors de danger, du moins pour l'immédiat. Peut-être faudra-t-il procéder à une seconde transfusion, mais il est transportable maintenant. Direction: l'hôpital. Tout de suite.

– Bien, docteur. Mais le policier...

– Votre homme a dû être très généreux. Il a droit à la même destination. Sans doute ne rentrera-t-il pas chez lui avant demain. Roulons !

Le capitaine serre brièvement la main de le capitaine. Le médecin remonte dans l'ambulance, qui démarre dès la fermeture des portes arrière. Les mouvements du véhicule et la sirène sont encore impuissants à disperser les badauds, que les pompiers repoussent avec énergie, à grand renfort de bourrades et de *Circulez ! Laissez passer !*

La foule d'aujourd'hui se passionne trop pour les spectacles morbides pour avoir seulement l'idée de faciliter les évacuations sanitaires.

Maintenant, quelques badauds suivent de loin en loin le capitaine Arsenot qui se dirige vers la baraque. Dans les westerns aussi, des témoins suivent toujours le shérif à distance respectueuse. Xavier juge la situation assez ridicule. Il ne s'attarde pas devant la baraque aux trois quarts calcinée, d'où s'élèvent encore de petites fumerolles, attardées çà et là le long d'une planche noircie. Une épouvantable odeur de chair brûlée monte du lieu du sinistre: des cadavres de volailles, de lapins, sans parler du mouton doivent encore se trouver là. Les pompiers ont paré au plus pressé en recouvrant ce charnier carbonisé avec de la terre – la baraque se trouve juste à la limite du quartier, en bordure d'un terrain vague. Mais la voirie se fait attendre. Quand on pense que les voisins se plaignaient des odeurs et de la saleté ! Pousseront-ils l'ignominie jusqu'à se découvrir d'autres sujets de récriminations, devant la situation présente ?

Xavier se retourne brusquement. Un mouvement de recul quasi général réplique à cette volte-face inattendue. Il y a là quelques hommes entre deux âges, visiblement des chômeurs vivant de petits boulots au noir, car ils sont en bleu de travail alors que tous les travaux officiels sont achevés depuis plus d'un an dans tout le quartier. Quelques jeunes aussi, des 16-25 ans dont beaucoup regardent en-dessous le flic qui, à leur avis, se prend pour ce :qu'il n'est pas en venant ici pour faire la loi. C'est le message que Xavier peut également lire dans le regard de cette ménagère obèse, qui ne tarde pas à l'apostropher pour mieux exprimer ses sentiments :

– Et alors, z'êtes content, hein? Depuis l'temps qu'vous les protégez, les bougnoules ! Z'ont plus qu'à empester le monde avec leur cuistance et à déclencher des histoires, hein?

Pour un peu, Xavier céderait à un souffle de colère qui tente de balayer ses réflexes professionnels. Il ne faut pas. C'est ce qu'attend cette dondon.

– Vous êtes témoin, Madame ?

– Et pis quoi encore ! Vos poulets les ont déjà repérés, les témoins ! V'là-t-y pas qu'on va emmerder les honnêtes gens pour des histoires de ratons, maintenant !

– Où habitez-vous, s'il vous plaît ?

– Tout en haut, dans Saphir... Qu'est-ce que ça vous fait? C'est pas vous qu'allez respirer leurs saloperies toute la sainte journée, hein ?

– Votre nom, Madame ?

– Euh là ! Et pourquoi encore ?

- Parce que je vous le demande.
- Angèle Lesage, Saphir, appartement 524. Z'êtes satisfait ?
- Merci beaucoup, Madame. On vous convoquera. Au revoir.

La dondon paraît sur le point de suffoquer. Elle tourne brutalement les talons, au point de compromettre un équilibre que sa grosse taille et ses jambes courtaudes ne favorisent guère et s'en va en grommelant des imprécations.

- Y a-t-il d'autres témoins ?

Le capitaine Arsenot connaît la musique : il n'a dit cela que pour avoir le champ libre, que les badauds lui abandonnent immédiatement en se retirant dans des directions divergentes. Il range calepin et crayon pour se diriger vers l'entrée principale du Saphir.

La porte est graisseuse. Il y manque une vitre en bas. D'interphone il ne reste plus trace, à part un rectangle de maçonnerie oublié par la peinture, percé d'un trou central d'où s'échappent encore quelques fils coupés net. Visiblement un acte de malveillance. Comme la cabine téléphonique sise à l'entrée du quartier d'où Xavier, qui a omis de recharger son portable, a voulu appeler Joanne, son ex-épouse, pour lui dire qu'il ne pourrait sans doute pas aller prendre leur fils Gaël au collège à midi, comme prévu la veille.

Le vestibule est plus que déprimant : il a l'air d'une épave engendrée par le modernisme, dont seules subsistent les débris. Portes de sous-sols veuves de bloqueurs, dont certaines bâillent ou battent sous l'impulsion de courants d'air à l'origine indéterminée. Paillassons et grattoirs absents de leurs emplacements.

Quant à la cage d'escalier, il a suffi d'une seule – génération de graveurs pour en souiller les murs de – graffitis, en écailler la peinture à tel point que certains pans de murs sont blanchis jusque plus haut qu'un homme normal. Crasse et ordures, sous forme de boue séchée, de taches indéfinissables et surtout de cannettes de coca ou de bière, écrasées sous des pieds négligents. Xavier monte. Par l'escalier. L'ascenseur existe mais il est en panne. Ce n'est pas vraiment une surprise.

Lentement, le capitaine voit défiler des portes, pour la plupart anonymes; seuls, des relents de cuisine épicée ou des sanglots de violons et de chants beurs indiquent la nature de l'occupant des lieux. Par endroits, d'autres musiques, inspirées de la dernière mode en matière de scie ou de casse-tête, peuvent encore dénoncer la jeunesse du ou des auditeurs – Xavier en rencontre même dans l'escalier : cinq enfants ou adolescents aux visages bruns, agglutinés autour d'une radiocassette tonitruante, et qui écartent leurs jambe-s avec réticence pour le laisser passer.

Renseigné par la mairie, Xavier sait déjà que la moyenne d'âge du Bois-Brûlé n'atteint pas 20 ans, et surtout que la population est à plus de 75% maghrébine. Mais il faut le voir pour le croire, songe le capitaine en se remémorant son service militaire, effectué comme coopérant au Maroc. Ici, la gaîté, la spontanéité, la joie de vivre naturelle chez l'Arabe ne-sont plus que fantômes errants dans des couloirs cradingues. La jeunesse elle-même, tant française que maghrébine, ne se reconnaît plus. C'est un quartier vieillissant, périssant de tristesse et d'ennui, maintenant marqué par la violence...

Le capitaine Arsenot se morigène : le travail l'attend. Interrogatoire des témoins. En attendant, visites domiciliaires. Des portes s'ouvrent sur des visages réticents, des bouches qui balbutient et ne protestent même plus. Mais si l'on veut entrer, on repasse. Les îlots de paix précaires installés derrière les panneaux de bois ne s'ouvrent jamais, visiblement, au vent soufflant de l'extérieur, même quand il n'est pas porteur d'une carte de police. D'ailleurs, il ne faut pas être Sherlock Holmes pour deviner qu'ici, on se connaît fort peu entre voisins. Le Saphir entier, ainsi sans doute que les autres pierres précieuses du Bois-Brûlé, sont confinés dans une méfiante immobilité.

Maintenant, le capitaine Arsenot est parvenu au dernier étage. Devant lui, une grande baie panoramique, comme dans les Cités Radieuses de Le Corbusier. Sur quoi d'autre peut-

elle donner que ces vagues champs d'herbe récemment reverdie par le premier soleil de l'été ? La pire des saisons pour un quartier comme le Bois-Brûlé : la pièce nue pompeusement dénommée « espace panoramique » – il manque douze lettres sur dix-sept à la porte mais leurs emplacements renseignent le visiteur – jouit déjà d'une intolérable chaleur, emmagasinée depuis des jours et saturée de remugles non identifiables. Il faut vite redescendre. D'ailleurs, la propreté relative des lieux laisse penser que personne n'y vient ou ne s'y attarde jamais.

Maintenant, Xavier retraverse le quartier, coupant à travers les « aires de jeux pour enfants », privées de tout instrument ludique, sans doute depuis belle lurette, et franchissant sans vergogne d'autres aires prétendument gazonnées. La 104 Z n'est pas loin, 150 mètres à peine, coincée hâtivement entre une camionnette Peugeot et une Deux-Chevaux artistiquement bariolée. Mais ces deux gardes du corps brillent alors par leur absence. Xavier arrive bien : une douzaine de gamins, indifféremment blancs ou colorés pour cette fois, se rassemblent autour du véhicule pourtant si modeste d'allure. Xavier presse le pas. Un cri précède son arrivée de trente mètres : « *Le flic !* » C'est une fuite éperdue de la garenne humaine devant le chasseur que l'on sait armé car la télé fait l'éducation. L'atmosphère du Bois-Brûlé aussi sans doute. Xavier pousse un soupir en ouvrant sa portière : il est arrivé à temps pour sauver l'intégrité physique de son véhicule. Mais qu'arrive-t-il généralement, ici, à la voiture d'un homme qui n'est pas flic, qu'il apparaisse en cours de pillage ou non... ?

100 mètres à faire, le temps pour un moteur de chauffer en cette saison jusqu'au raccordement avec la voie rapide. Xavier ne craint pas de repousser le starter en stoppant au cédez-le-passage en pointillé: le moteur ne cale pas par cette température, même si l'attente est longue. 8 h 15. C'est encore l'heure de pointe pour beaucoup de banlieusards. La voie rapide les charrie vers le centre, sans préjudice des petites voies qui créent des confluent inaccessibles, du fait que c'est alors le plus grand fleuve routier qui assure le maximum du débit. Il faut profiter du plus petit trou. Le voilà. Xavier lance la 104, passe en seconde. Coup de trompe, appels de phares, visages courroucés entrevus en un instant. Le rituel est respecté et le nouvel arrivant entré dans le cirque infernal.

Enfin la petite rue tranquille. Le commissariat. La place habituelle. Le bureau. Les saluts des collègues. La routine – la-journée – commence.

Naturellement, l'affaire du Bois-Brûlé n'est pas des plus simples, si élémentaire et évidente qu'elle paraisse.

- On reprend tout depuis le début, dit Xavier en prenant le relais. Nom et prénoms ?
- Mouffak Yasid ben Bachir.
- Adresse ?
- Vous la connaissez bien :
- Adresse ?
- 12, rue de l'Anneau, bâtiment Saphir, lotissement du Bois-Brûlé.
- Âge ?
- 17 ans... Tout ça, j'l'ai d'jà dit à vot' collègue !
- Je ne suis pas lui. Profession ?
- Chômeur permanent, tiens !
- Te fous pas de moi. Tu faisais quoi avant, comme job ?
- Apprenti pâtissier. Chez le père Pichaud qui s'est installé au tout début...
- Boulangerie-pâtisserie Jean Pichaud, rue de l'Angle, près du Diamant ?
- Ouais. Le vieux était content de moi. La vieille faisait pas d'histoires au début. Et puis y a des clients qui sont venus se plaindre qu'y z'avaient trouvé des tifs dans leur bûche de Noël. Un autre jour, les gâteaux sentaient le tabac ou même le hasch. Faut-y qu'y z'y aient goûté, ces salauds, pour le renifler aussi sûrement que ça ! Et puis...
- C'était faux, ces histoires-là ? Même le hasch ?

– Ben, je veux ! C'est pas parce qu'on vient de Casa qu'on empoisonne la France, tout de même ! Voulez que j'vous dise, c'qui m'empoisonne, moi ?

– Plus tard. Finis de débiter ton histoire. C'est la patronne qui t'a fait mettre à la porte ?

– Plutôt les clients, mais elle y a quand même mis du sien, la pouffiasse ! Faut croire qu'elle a fini par se demander si la peau de beur n'était pas venimeuse, vu qu'elle s'est mise à me faire balayer la boutique (ça, d'accord), puis à me faire nettoyer les chiottes ! Alors là, elle pouvait toujours danser ! On n'est pas des bouffeurs de merde, nous autres, Alors, un soir, quand le vieux m'a dit comme ça: « *Eh ! Petit ! C'est pas fini ! Y a encore du nettoyage à faire !* », je lui ai répondu ce que j'aurais dû dire depuis longtemps.

– Quoi donc ?

– Que ça me débectait, qu'il avait pas le droit, que j'étais pas apprenti-balayeur, quoi ! Alors, il a farfouillé dans son tiroir-caisse et il a craché : « *Tiens ! V'là ta semaine ! Et maintenant, tu vas me foutre le camp ! J'en ai marre de tes jérémiades !* » V'là l'histoire. Ça fra un beau rapport, ça, dites ?

– Donc, tu es sans travail depuis...

– La veille du Nouvel An. J'veux dire : le Nouvel An français, parce que...

– Je sais. Et maintenant, qu'est-ce que tu fais ?

– Je bricole avec des copains, on s'débrouille...

– Ils sont chômeurs aussi, tes copains ?

– Tu parles !

– Indemnisés ?

– Y en a deux qui ont droit au RMI. Z'en avez embarqué un : Rida, qui vit à la colle avec la Gigi. Les autres, c'est des apprentis. Alors, pour l'indemnité, macache ! Ah ! Y avait encore Omar, mais lui, l'en aura bientôt plus besoin...

– Celui auquel le docteur a fait une transfusion sur place ?

– Ouais. Maintenant, c'est foutu pour lui... et c'est pas vous qu'allez l'sauver !

– Tu te trompes. D'abord, je te rappelle qu'un policier a donné son sang pour lui. et moi, je peux t'affirmer qu'on le sauvera, ton copain.

– Vrai ???

– Vrai. Raconte-moi un peu ce qui s'est passé cette nuit. Certaines personnes n'étaient pas contentes que vous fassiez un peu d'élevage clandestin ?

– On l'sauvera ... On l'sauvera ... Ben alors, si j'm'attendais... Hein ? Ah ! Oui ! Bof ! L'élevage clandestin, comme vous dites, ça nous permettait de pas crever de faim. Faut dire qu'avec mes copains et deux de mes frères, on vit plus ou moins ensemble, dans deux appartements qu'on squatte, plus la piaule de Rida et Gigi...

– Et vos parents ?

– Pffft ! Mes vieux, ils ont bien marié Rachida, ma sœur, même qu'elle en était pas plus contente que ça ! Mais moi, y m'ont foutu à-la porte le jour de mes 17 piges. « *Tu te tires, tu te trouves une maison, on t'a assez nourri à ne rien foutre !* » Voilà ce que m'a dit mon père ! Pour les autres, c'est presque pareil. Ils se sont taillés aussi, quoi... Alors, j'suis allé crécher chez mes frangins.

– On en revient à cette nuit, si tu veux bien.

– O.K. Z'auriez pas une sèche ? Merci... Eh ben, cette nuit, y s'ont pointés à sept pour nous dire de ficher le camp, qu'y z'en avaient marre de not, cabane à lapins et puis, sans crier gare, y z'ont commencé à tout démolir. Là, on a vu rouge ! C'est là que la bastombe, elle a commencé...

– Combien étiez-vous ?

– Nous ? Trois, pas plus. Enfin, au début...

– Il est venu du renfort ?

– Ouais. Les Tigres. Quand y z'ont vu qu'on nous attaquait, y z'ont foncé.

- Qui sont ces Tigres ?
- Silence. Méfiance. Blocage.
- Continue.
- Y a plus grand-chose à raconter... Quand y z'ont vu les Tigres, les autres mecs se sont carapatés, vu que pour le courage !... Alors, Omar a reçu un méchant coup de lame. C'est tout.
- Tu reconnaîtrais celui qui l'a blessé ?
- Et comment : le grand Tony. Mais il a filé.
- Si on te montrait des photos, tu le reconnaîtrais ?
- Sûr ! Z'en avez ?
- Ça se pourrait. Surtout s'il fait partie des... Car c'en était, non ?
- Des skins ? Bien sûr ! Qui d'autre pourrait faire ça, à nous surtout ?
- Je te remercie. Tu as été extra. Passe dans le bureau d'à côté. Tu y regarderas notre collection de portraits, que le capitaine Gagnon va te montrer.
- Encore celui-là ! J'pourrais pas les regarder avec vous, non ?
- Va-s-y tout seul comme un grand. J'arrive tout de suite.



Silence du soir dans la banlieue. La maison du capitaine Arsenot est sise à une extrémité banlieusarde assez peu fréquentée. Ici aussi, c'est un nouvel aménagement, mais avec des maisons comprenant chacune deux ou quatre appartements au maximum. Rue de l'Ange Bleu. On aurait tout aussi bien pu l'appeler rue du silence. C'est un quartier de retraités, avec en surplus quelques jeunes couples, mariés ou non, avec des enfants en bas âge. Un havre.

Le capitaine Arsenot part avec le rapport des agents qui ont arrêté les deux « meneurs ». Il veut, après lecture, enregistrer, comme à son habitude, son propre rapport, qui constituera pour le cas présent un complémentaire du premier.

- Gagnon, le magnéto ?
- En panne...

Comme d'habitude depuis un mois. Xavier rafle une cassette C-60. Cela suffit pour ce qu'il a à dire. Et pas question qu'il la paie de sa poche. Il fournit déjà l'énergie et la plus grande partie des moyens.

Quand il arrive, il remise la 104 Z au garage, à côté de la 309 GTI du voisin. La bagnole de ses rêves. On voit bien que le voisin n'est pas flic.

Un thé aux fruits rouges. Récompense d'une nouvelle ingrate journée. Il revoit le visage émacié, inquiet de Yasid ben Bachir Mouffak. Celui-ci ne ressemble pas au Yasid (ben Mohammed celui-là) que le coopérant Xavier Arsenot a connu au Maroc, il y a... Bah ! Ils ont quand même tous deux la même foi, à défaut de la même dégain. Mouffak a tiqué, puis sursauté de joie en apprenant que son copain Omar est vivant.

Il a tout jacté sans problème. Quant aux trois autres, témoins et inculpé confondus... Baste ! On les revoit demain.

Xavier branche son magnéto double cassette. Celui dont il se sert toujours pour enregistrer ses rapports au commissaire. La stéréo est trop noble pour cette basse fonction. Il appuie sur *record* et *play*. Commence :

- Mes respects, chef. Capitaine Arsenot. Rapport sur l'affaire du Bois-Brûlé, joint à celui des agents Marcholet et Flavaux. L'affaire se présente comme un... une...

Il coupe. Certains mots viennent mal. Il faudra recommencer. Pas tout de suite. L'heure en est vraiment à la détente. La lampe d'ambiance diffuse une lumière idéale, qui ne

tranche que timidement l'opacité pesante de la nuit de ce début d'été un peu pourri. Bonne atmosphère.

Chopin, *Études* puis *Polonaises*, sous les doigts de Wladimir Horowitz. La détente est cette fois absolue. Propres, étudiées, pleines de respect pour la vie, les notes repoussent dans les limbes la crasse du Bois-Brûlé, tant morale que physique. Si Marino vient à cet instant, tout la subjugue, la séduit, c'est sûr...

Marino. C'est vrai: elle est invitée le lendemain... Avec tous ces soucis ? Mais demain c'est dimanche. Jour du Seigneur et repos des familles réunies... Ouais ! Enfin, on va bien voir. Xavier et sa sœur se rencontrent souvent mais ne se retrouvent jamais. C'est elle qui le dit. En attendant, il faut quand même tout préparer.

**Lisez la suite dans *l'Exploratrice*
(à commander sur ce site)**